

Lénine au Conseil des commissaires du peuple

A. Lounatcharsky

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome II. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1959, pp. 387-389. Le texte fut publié pour la première fois en russe dans la revue «Krasnaïa gazéta» n° 17 et dans «Vetcherniaïa Moskva» du 21 janvier 1927.

Du vivant de Lénine, l'atmosphère au Conseil des Commissaires du peuple était gaie et affairée. Je dois dire qu'un esprit de discipline sévère et de gaieté, témoignage de force et d'assurance, s'était implanté solidement au Conseil des Commissaires du peuple. Mais, bien sûr, Lénine reste Lénine.

Une réglementation avait été établie pour l'examen des affaires courantes : un temps rigoureusement limité pour tout orateur, que ce soit un rapporteur du Conseil ou un simple invité participant à la discussion. Une concision extrême était exigée de quiconque prenait la parole. Une sorte de concentration d'esprit s'y manifestait, le temps même semblait plus dense tant il y avait de faits, d'idées, de décisions rassemblés dans un instant donné.

On n'y observait pas la moindre trace de bureaucratisme, personne ne jouait les hautes personnalités, et personne ne donnait l'impression de faire un travail au-dessus de ses forces. Du vivant de Lénine, ce travail, tout important qu'il fût, semblait « facile ».

Lénine lui-même aimait rire. Le sourire apparaissait sur son visage plus souvent que chez quiconque. [Ransome](#), un Anglais, remarqua ce rire gai, insouciant, chez le plus grand homme de l'époque, et le comprit parfaitement : *« C'est le rire de la force, et cette force réside non seulement dans les immenses capacités de Lénine, mais aussi dans son idéal communiste. Il possède une connaissance si profonde des ressorts sociaux, la doctrine communiste lui a donné une telle sûreté dans le pronostic que, certainement, aucun autre homme d'État ne peut être aussi sûr de lui-même, de ses plans, de ses projets. »*

C'est en ces termes ou à peu de choses près (je réponds du sens) que parlait Ransome.

Ainsi, dans le Conseil, on travaillait avec entrain, en plaisantant. Lénine se mettait à rire aux éclats, sans méchanceté, quand il avait surpris quelqu'un à se contredire d'une façon curieuse ; ce rire se communiquait à tous les éminents révolutionnaires et hommes nouveaux de notre temps, présents à la séance. Cette hilarité était provoquée tantôt par les plaisanteries décochées par le président lui-même, qui aimait beaucoup les traits d'esprit, tantôt par celles d'un des rapporteurs.

Mais aussitôt après, le même sérieux succédait à cet éclat de rire, et les rapports, les échanges de vues, les décisions reprenaient aussi rapidement qu'avant.

Il fallait voir Lénine écouter. Je ne connais pas de visage plus beau que celui de Vladimir Ilitch. On y découvrait alors l'empreinte d'une force extraordinaire, lorsque, en regardant pensivement un rapporteur, il s'imprégnait littéralement de chaque parole, lorsqu'il le soumettait à un interrogatoire supplémentaire, rapide et précis.

Bien que dans le Conseil il y eût beaucoup d'esprits lucides, Lénine était généralement le plus prompt à examiner toutes les questions et à en tirer une conclusion précise. Cependant il n'y avait là nul désir de manifester sa supériorité. Si quelqu'un suggérait une solution convenable, Lénine, en ayant promptement saisi l'utilité, disait :

— Eh bien, dictez, vous l'avez bien formulé.

Il était extrêmement rare que Lénine se fâchât au Conseil. Mais si cela lui arrivait, il le faisait bien sentir. Il était expéditif et employait dans ces moments-là des expressions telles que : « *Dignitaires soviétiques qui déraisonnent* », « *jobardise* », « *balourdise* » et autres qualificatifs désobligeants qu'on trouve parfois dans ses papiers, ses télégrammes ou ses messages téléphonés.

Mais personne ne s'offensait de s'être fait « savonner la tête » par Lénine. Un communiste ou tout simplement un homme soviétique « gardant rancune » à Lénine est inimaginable. Au contraire, Lénine était de plus en plus aimé, qu'il aidât, fit un éloge ou une remontrance.

Pendant la maladie de Lénine, le Conseil se sentit abandonné et lorsque, après une longue absence, il reparut à la séance, cet événement fut accueilli avec une joie mêlée de tristesse et d'inquiétude.

Il n' était plus tout à fait le même. Il avait mis des lunettes pour protéger ses yeux, ce qui le changeait. Il présidait toujours les séances avec entrain, se débrouillait parfaitement bien dans toutes les questions, formulait des résolutions définitives, mais, je ne sais quelle incertitude inquiétante se faisait sentir dans son élocution. Les commissaires se disaient : « Il s'est remis, il est guéri, bien qu'il porte encore quelques traces de la maladie, mais cela se passera, cela s'arrangera. »

Cependant un doute poignant nous envahissait. Et de nouveau, Lénine disparut à notre horizon, et cette fois, pour ne plus reparaître.